

Jeannette FLAHAUT
épouse CEUGNIEZ

Avec la collaboration de
Jean-Jacques FOUQUET

Jeannette et sa bicyclette

Jeannette et
sa bicyclette

“Miss Méritante” de toujours

Si vous n’avez pas idée de ce que c’était être enfant de Dunkerque quelques années après la Première Guerre mondiale, si vous ignorez comment une adolescente a affronté les bombardements de la Deuxième Guerre mondiale, écoutez Jeannette vous raconter.

Jeannette Flahaut est éperdument amoureuse de sa ville. Amoureuse de ses murs et de ses rues, passionnée par la vie de ses marins, férue de son histoire, meurtrie lorsqu’elle l’a vue périr sous les bombes.

Celle qui a grandi près des dunes, le regard tourné vers la mer a appris très tôt à lutter pour vivre dans la dignité. Dans les communes adossées à la ville, gagner sa vie, se chauffer, se soigner, dans les années trente, est un combat de tous les jours. La jeune fille a très tôt compris que l’esprit de famille était l’élément essentiel de survie. La solidarité avec les parents qu’il faut aider à boucler les fins de mois, mais aussi avec les grands-parents qui souffrent eux aussi de la précarité. C’est l’époque où il faut se serrer les coudes et se débrouiller pour ramener un petit peu de charbon à la maison. Et c’est à la chaleur du poêle que l’on communique en famille, le soir venu, avec le sentiment d’avoir fait de son mieux pour fuir la misère.

Jeannette a mené un autre combat personnel, celui de sa

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle ».

grande timidité. Petite fille introvertie, elle a appris à se retrousser les manches pour apporter sa part au foyer familial. Son engagement a été jusqu'au surpassement. Plus tard, la jeune couturière ira jusqu'à se dévouer pour aider ses grands-mères. Un jour de 1950, une récompense qu'elle n'avait pas convoitée est arrivée, celle d'un couronnement qui vaut toutes les distinctions honorifiques. « Miss Méritante » de la commune de Petite-Synthe ne sera pas un titre éphémère. Jeannette est et restera une « Miss Méritante ». Méritante, elle l'avait été pendant sa jeunesse secouée par la guerre où il fallait prendre des risques pour survivre, méritante elle l'aura également été pendant l'exode dans l'Aube. Méritante, elle l'a enfin été d'avoir assuré un meilleur avenir à ses enfants et de rester un exemple pour sa descendance. C'est cette histoire d'une vie que Jeannette Flahaut a souhaité raconter sans artifice, sans grandiloquence. Simplement avec des faits.

Jean-Jacques FOUQUET
Vies en pages

Je dédie ce livre à
mon mari René,
mes enfants Annie et Alain,
Bertrand et Hélène,
mes petits enfants
Adeline, Aurélie et Amaury,
Dominique et Pierre-Yves,
mes amis de Saint-Pol-sur-Mer,
et ma deuxième famille de l'Aube.

Ma fidèle compagne

« Quand on aime la vie, on aime le passé,
parce que c'est le présent tel qu'il a survécu
dans la mémoire humaine. »

Marguerite Yourcenar

Les yeux ouverts

Elle m'a accompagnée toute ma vie durant. Elle a été ma liberté, mais aussi mon gagne-pain. C'est ma bicyclette, celle que je n'hésite pas à qualifier de fidèle compagne.

J'ai appris à faire du vélo vers 1933 en utilisant celui de mon père. Je devais passer une jambe à travers le cadre pour pédaler. J'attendais secrètement avec impatience le jour où, enfin, je pourrais m'asseoir sur une selle.

Ce jour-là arriva l'année de mon certificat d'études. Cette bicyclette que ma mère m'avait achetée d'occasion à une voisine était pour moi le plus beau cadeau du monde. Elle allait très vite devenir l'élément indispensable de mon indépendance et mon seul et unique moyen de locomotion. Jeannette et sa bicyclette vivront ensemble, de manière inséparable, les pires comme les meilleurs moments.

Sans elle, alors que nous manquions de tout, je n'aurais pas pu ravitailler ma famille pendant la guerre. C'est grâce à ma bicyclette que nous pouvions manger des pommes de terre. Et puis, au moment de l'exode, lors de l'évacuation de la poche de Dunkerque, elle m'a suivie dans l'Aube. Elle a partagé mon quotidien avec une autre fidèle amie, ma machine à coudre. À elles deux, elles m'ont permis d'aller travailler chez les fermiers du village de Coclois qui nous

accueillaien

Ma première bicyclette finit désormais sa vie dans une ferme de l'Aube. Elle jouit d'une retraite bien méritée.

Mais pouvait-on imaginer Jeannette sans sa bicyclette ? J'ai acheté mon deuxième vélo en 1989...pour les besoins du service. Elle m'a surtout servi à conduire, chaque jour, ma petite fille Aurélie à l'école.

Ma bicyclette a longtemps été pour moi synonyme d'autonomie. Elle m'a permis d'aller faire mes courses, elle m'a, durant plusieurs années, conduite chez mon amie Mauricette.

Sans la peur de tomber, sans cette douleur au genou, un jour, dans la rue Parmentier, j'aurais assurément continué. L'année de mes 84 ans, ma bicyclette et moi, nous avons dû cesser notre complicité.

Quotidien de misère

Je fais partie de ces familles du Nord qui savent ce que le mot survie veut dire. bercée par la mer, je suis une enfant des dunes. J'ai hérité de mes aïeux d'une passion irrésistible pour les histoires de pêcheurs. Je suis restée viscéralement attachée à la région de Dunkerque. Mais j'appartiens aussi à cette génération qui a grandi dans la précarité et qui, en pleine adolescence, a vécu les traumatismes de la Deuxième Guerre mondiale et l'exode. En affrontant les épreuves et la rudesse de la vie, j'ai aussi appris le vrai sens du mot famille. C'est à cette famille qu'au travers de mes souvenirs, je veux rendre hommage.

Mon arrivée dans ce monde a été douloureuse. Douloureuse pour ma mère Germaine Flahaut, qui, un mois avant ma naissance, avait dû être hospitalisée. Elle faisait hémorragie sur hémorragie. Et pour cause, lorsqu'elle m'a mise au monde, le 5 juillet 1926, je pesais 5 kg 50 g. D'après ce qu'on me racontera plus tard, j'étais une « petite boule ». À la maternité, j'ai eu un frère de lait dont le père était policier. Nous habitons dans l'ancienne Bourse, face à l'église Saint-Eloi, qui était le logement des pompiers.

Je ne suis pas l'aînée, avant moi il y a eu Jean en 1923, et



Moi, Jeannette à l'âge de 4 ans.

après nous il y a eu Pierre en 1928 puis Bernard en 1933. Nos parents, Germaine Vankemmel et André Flahaut, s'étaient mariés le 16 septembre 1919, juste après la Première Guerre. Il semblerait que notre grand-mère Vankemmel, née Clarisse Salmon et son amie Clémence Flahaut née Petitpas, notre autre grand-mère, y aient été pour beaucoup dans ce mariage.

Mes parents étaient tous les deux originaires de Saint-Pol-sur-Mer, une commune désormais intégrée à Dunkerque, qui doit son nom à un compagnon de Jean Bart. C'était la localité d'où, le 11 septembre 1917, un certain Georges Guynemer s'était envolé pour ne jamais revenir. Mais Saint-Pol était avant tout une cité ouvrière où dockers côtoyaient cheminots de la gare de triage, employés des usines pétrochimiques et salariés du textile. À l'époque, papa était chauffeur-auto et maman était tisseuse. Elle avait justement appris son métier dès l'âge de 12 ans à la fabrique textile de Saint-Pol. Jusqu'en 1967, cette usine produira des toiles pour faire des sacs... Lorsque Jean est né, notre mère était devenue concierge chez le Docteur Dubus, 29 place de La République à Dunkerque. C'est là que nous avons vécu au départ. Ensuite, mon père a conduit l'ambulance des pompiers de Dunkerque. Et c'est ainsi que, par commodité, nous sommes allés nous installer dans les locaux de la caserne.

Nos voisins étaient les Chatelain. Ils avaient eu le malheur de perdre un fils très jeune. Je conserve le souvenir des heures passées chez eux. J'adorais y aller, je m'y sentais bien. Je souris encore de cette façon bien à moi que j'avais de les nommer.

- Maman, Maman, je peux aller chez les “Papelain” ?
- On ne dit pas “Papelain”, Jeannette, mais Chatelain.
- Ça fait rien, est-ce que je peux y aller, dis ?



Mes parents, Germaine Vankemmel et André Flahaut, se sont mariés le 16 septembre 1919.

À l'âge de 2 ans, mon frère Jean a fait son entrée en maternelle à l'école Saint-Joseph située en basse-ville de Dunkerque.

Moi, je venais de fêter mon deuxième anniversaire lorsque je découvrais un autre monde, celui de l'école. Nous venions d'emménager à Saint-Pol-sur-Mer. Sur les bancs des petites classes du Sacré-Cœur, les filles étaient mélangées avec les garçons. C'était en 1928 et cette année-là, allait naître mon jeune frère Pierre.

Nous vivions dans un petit deux-pièces, 20, rue Gambetta. Notre père devait alors travailler à Eco-Essence. En 1933, à sept ans, j'intègre l'école Jean-Jaurès. Là, pas question de mélanger filles et garçons. Nous étions séparées des garçons par un grand mur. Je me souviens des horaires un peu particuliers. Le matin, nous avons classe de 8 h 30 à 11 h 30 et l'après-midi, de 13 h 30 à 16 h 30. Le samedi toute la journée, était également un jour d'école. J'ai encore en mémoire les travaux manuels qu'on nous faisait faire pour nous inculquer déjà les bonnes pratiques. Les filles apprenaient à broder et à coudre, et les garçons se familiarisaient avec le bricolage. Deux qualités qui allaient être indispensables dans nos futures vies d'adultes. Un détail me revient : mon petit frère Bernard avait même réalisé un joli dessous-de-plat avec des pinces à linge en bois, qu'il avait été fier de rapporter à la maison. Plus tard c'est moi qui aurai la charge d'emmener Bernard à l'école. Je me souviens que sur la route, très discipliné, il me donnait toujours très bien la main.

Nos grands-parents maternels habitaient dans la même rue que nous. Eux aussi vivaient dans un deux-pièces à l'étage : une simple cuisine et une chambre sommairement meublée. Il faut imaginer le confort d'alors, ou plutôt le manque de confort. Tout était rudimentaire. Il n'y avait ni eau courante, ni évacua-



Jean à 5 ans et demi et moi à 2 ans.

tion des eaux usées. Il fallait aller chercher l'eau à la pompe à bras dans la cour pour le nettoyage et la lessive. Quant à l'eau potable, dans la rue, c'est à la fontaine qu'il fallait la tirer. C'étaient des va-et-vient répétés avec les brocs à bout de bras. Question eaux sales, on n'était pas bien regardants. D'ailleurs, on n'avait pas d'autre solution que de tout laisser partir dans les caniveaux. Le contenu du seau hygiénique, lui, était jeté dans la fosse des toilettes de la cour. La salle de bain est une notion dont nous n'avions pas l'idée. Du moins, nous imaginions que ce grand confort était seulement réservé aux riches. Nous devons nous contenter de nous débarbouiller devant un bassin posé sur un meuble. On n'appelait pas cela faire sa toilette, mais « faire ses ablutions ». La grande toilette de la tête aux pieds, c'était une fois par semaine, dans une cuve.

Mon grand-père avait une mère belge. Tout gamin, comme de nombreux enfants de son époque, il était déjà au labeur. Il était arracheur de lin, un métier très difficile qui cisailait les mains. Il n'avait bénéficié d'aucune éducation scolaire. Il ne savait ni lire ni écrire. Plus tard, quand il s'est marié, il travaillait au triage de la SNCF à Cappelle. Il s'y rendait tous les jours, à pied. Il est ensuite entré à l'usine textile de Saint-Pol-sur-Mer. Dans ce type d'entreprise, on n'était pas à cheval sur les règles de sécurité. Mon grand-père y sera victime de deux graves accidents.

De nos grands-parents paternels, je n'ai connu que ma grand-mère. Elle était concierge à la paroisse Saint-Benoit de Saint-Pol-sur-Mer. Elle était ce qu'on appelait, chaisière. Car le dimanche à la grand-messe il fallait payer sa chaise. Elle habitait une petite maison dans les jardins du presbytère qu'elle entretenait en même temps que l'église. Dans les salles, qui existent toujours, le dimanche, il y avait une séance de cinéma. On retrouvait ma grand-mère au comptoir. Elle y vendait des



À l'âge de 6 ans à l'école du Sacré-Cœur.



L'école Jean-Jaurès du temps de mon enfance.

bonbons pour les enfants.

Mon grand-père, lui, est décédé alors que ma grand-mère avait 58 ans. Il avait été peseur juré au port. Autrement dit, il surveillait et pesait les marchandises que l'on débarquait des navires.

Jean et moi, nous avons toujours été très présents auprès de nos grands-parents. Moi - j'en parlerai plus loin - j'ai surtout été proche de mes grands-parents Vankemmel. Jean, lui, rendait plus souvent visite à notre grand-mère Flahaut qui était aussi sa marraine.

La solidarité familiale était toute naturelle. Nous ne nous posions même pas la question. Nous étions tous là, les uns pour les autres. Lorsqu'il s'agissait d'aider les parents de Maman à faire des économies, Jean et Pierre ne se faisaient pas prier. Ils retroussaient leurs manches pour aller récupérer les morceaux de charbon tombés des sacs du déchargement des péniches charbonnières.

– Dis donc, Jean, c'est le jour du charbon, il faut y aller sinon, y en aura plus !

– D'accord Pierre, je viens avec toi. Faut pas oublier les râteaux !

Mes frères avaient en effet trouvé la technique. Ils utilisaient des râteaux sur lesquels ils avaient fixé du grillage. Ainsi, ils pouvaient récupérer un maximum de ces fameuses gaillettes abandonnées au bord du canal. Les hommes qui portaient les sacs à l'épaule n'allaient assurément pas revenir sur leurs pas pour récupérer les morceaux de houille. Pour dire le dénuement dans lequel ils vivaient, mes grands-parents allaient jusqu'à brûler parfois la poussière de charbon qu'on appelait le schlamm. Ils l'avaient préalablement humidifiée pour qu'elle se consume plus lentement.

Moi-même, j'ai pris part à de petites expéditions de récu-



Ma grand-mère maternelle Clarisse, Bernard et moi, devant le Kruysbellaert.



Mon grand-père Jules Vankemmel et ma grand-mère Clarisse Salman.

pération. Avec mon frère Jean, nous nous rendions près de la scierie à Petite-Synthe, située à près de 4 kilomètres de chez nous. Papa avait fabriqué un petit chariot que nous remplissions d'écorces arrachées des arbres en provenance d'Afrique. Nous voyions les navires arriver par le canal de Bourbourg. Pour nous c'était le signal de départ de notre mission « écorces ». Mine de rien, cela nous permettait d'alimenter la cuisinière pour chauffer la famille.

Il ne faudrait pas croire que nous, les enfants, étions tail-lables et corvéables. Le jeudi, jour sans classe, les garçons avaient droit de fréquenter le patronage. Ils s'y adonnaient à des tas d'activités et jeux. Pour les encadrer, il y avait des jeunes bénévoles, mais aussi l'abbé Verheyde et l'abbé Noteau. Parfois, lorsqu'il lui rendait visite, le frère de grand-mère Flahaut, Paul, frère des écoles chrétiennes, se joignait à l'équipe d'adultes.

Notre enfance n'a pas été des plus faciles. On peut le dire aujourd'hui, nous avons connu ce qu'on pouvait appeler la misère. Nos parents ont dû se serrer la ceinture pour boucler péniblement les fins de mois. Nous savions que nous devions participer aux efforts d'économies. Les moindres tâches de la vie quotidienne étaient pénibles. Je revois par exemple Maman faisant la lessive à la main, avec une brosse, dans une cuve en bois. Il fallait aller à la fontaine pour chercher de l'eau puis descendre du 1er étage pour vider l'eau usée dans le caniveau. Quand j'y repense, je me dis : « Quel courage elle a eu, notre mère ». Surtout qu'après l'accident dont a été victime mon père, elle faisait en plus la lessive pour les autres, histoire de ramener un peu d'argent à la maison.

Pour ce qui est de notre santé, il fallait aussi faire attention. Nous n'avions pas les moyens d'aller chez le médecin sauf

évidemment pour les cas d'urgence. Alors, il fallait trouver les remèdes maison. Contre le mal de gorge, on nous appliquait de la teinture d'iode sur la gorge. Contre la bronchite, rien de plus efficace qu'un cataplasme de farine de lin et d'un peu de moutarde sur la poitrine et le dos. Au besoin, nous avions droit aux ventouses. Les remèdes de grand-mère s'imposaient également pour les petites blessures. La fleur de lys blanc macérée dans de l'huile alimentaire donnait des résultats. Quant aux verrues, elles étaient frottées avec des couennes de lard qu'il fallait au préalable enterrer dans le jardin. Enfin, le sirop de navet ou de carotte mélangé à du sucre candi permettait de soigner le rhume.

Il faut aider Maman

Enfant, on ne peut pas dire que j'étais une petite fille extravertie. Tout au contraire. J'ai d'ailleurs beaucoup souffert de cette timidité malade et de cette grande réserve qui m'ont longtemps caractérisée. Cela m'a valu d'être parfois malmenée par des proches, notamment par ma propre cousine, la fille du seul frère de Maman. Elle s'amusait à me frapper et à m'humilier lorsque nous étions ensemble à l'école. Je lui en voulais terriblement, car son attitude à mon égard n'a rien arrangé. Je peux l'écrire aujourd'hui, c'était une vraie chameau. Je ne compte pas les fois où elle m'a harcelée. Je me souviens d'un jour où elle m'avait frappée. J'étais tellement terrifiée que je m'étais réfugiée le long du mur. Je n'en bougeais plus, j'étais comme pétrifiée. L'institutrice est venue voir ce qui se passait.

- Eh bien Jeannette, qu'est-ce que tu fais, collée à ce mur ?
- C'est ma cousine...
- Quoi ta cousine ?
- Elle m'a battue et j'ai peur.

Ma cousine, qui n'était pas à un mensonge près, lui a dit que c'était moi qui l'avais frappée. C'est donc moi qui ai été punie. J'ai fini enfermée dans le « cotch » à charbon. Ce jour-là, impuissante face à tant d'injustice, j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps.